

L'Abelle de la Nouvelle-Orléans

NEW ORLEANS FREE PUBLICATION CO., LIMITED.

509 Poydras Street, New Orleans, Louisiana.

Abonnement de 12 mois, \$1.00.

Abonnement de 6 mois, \$0.50.

EMPERA RUKÉ

De 12 novembre 1906.

Théâtre de l'Opéra, Opéra, 12 novembre 1906.

EN ANGLETERRE.

La conservatrice Angle terre, si attachée à ses traditions, à ses coutumes et à ses institutions, est menacée d'un conflit sérieux entre les deux branches de son parlement, la Chambre des Lords et la Chambre des Communes.

Ce n'est pas la première fois que les Lords et les Communes entrent en lutte ouverte, l'histoire politique de l'Angleterre est remplie de leurs différends, mais celui qui les divise aujourd'hui et qui paraît devoir amener une collision est considéré par un des journalistes les plus importants qui aient jamais été nommé au parlement: l'Education Bill.

Lorsque ce bill fut présenté à la Chambre des Lords, il y a quelques jours, l'opposition proposa immédiatement un amendement rendant obligatoire l'insurrection religieuse dans les écoles, et cet amendement, auquel le gouvernement s'opposa, fut adopté à une énorme majorité.

Et depuis lors la Chambre des Lords a mutilé le projet au point qu'il semble ne rester au ministère d'autre alternative que de le retirer ou de donner sa démission. Or, l'Education Bill est inscrit en tête du programme du cabinet de Sir Henry Campbell-Bannerman, et il ne peut, décemment, y renoncer; d'autre part, il ne veut pas démissionner, car il pourrait bien voir sa majorité considérablement réduite aux élections, et il serait alors en très mauvaise posture pour soumettre son projet de "home rule" à la prochaine session, comme il s'est engagé à le faire.

Ce projet sera une autre cause de conflit, car il ne fait doute pour personne que les Lords repousseront toute proposition tendant à octroyer le "home rule" à l'Irlande. Et ainsi la Chambre des Communes appuiera le gouvernement de sa forte majorité dans les questions de l'éducation et du "home rule", tandis que la Chambre des Lords s'y opposera obstinément.

Il est impossible que les deux assemblées réussissent à s'entendre sur les deux questions, et c'est alors que la lutte éclatera dans toute sa force. Il semble même que le parti au pouvoir s'y prépare dès aujourd'hui, car des hommes politiques influents dans les conseils du gouvernement ne craignent pas de dire que le rejet

du projet de "home rule", après l'opposition à l'Education Bill, ne sera suivie de la dissolution de la Chambre des Communes ni de la démission de cabinet, mais de la "mise à la retraite" de la Chambre des Pairs.

Il reste à savoir si l'exécution de ce programme, qui entraîne tant d'importantes changements dans la constitution, serait aussi facile que semblent le croire certains membres de la majorité. Il est plutôt probable que la Chambre des Lords ne se laisserait pas supprimer.

En tout cas, elle lutterait de toutes ses forces, et ses adversaires pourraient bien sortir meurtris de la rencontre. La Chambre des Lords a déjà repoussé bien des amendements, et rien n'indique qu'elle soit incapable de tenir plus longtemps.

Cependant la lutte, si elle s'engage, sera hautement intéressante.

Curieux cas de désertion

Le conseil de guerre de la 34e division a jugé récemment un cas de désertion assez curieux.

Le dragon Hagenbrack, du 9e régiment, déserta par trois fois successives à cause de l'horreur que lui inspirait la douche réglementaire que chaque soldat doit prendre une fois par semaine. Rentré dans son régiment après avoir fait son tour de France, il fut condamné à un an de prison comme récidiviste. Il déserta à nouveau en 1903 et reprit le chemin de la France. Il y épousa une jeune ouvrière dont il eut deux enfants. Ayant été mis récemment en demeure, par le recrutement français, de faire son service militaire, il préféra revenir à Metz avec sa femme et ses enfants. Il se présenta à son ancien régiment et se constitua prisonnier. La femme et les enfants, absolument démunis de ressources, furent hospitalisés à la maison de secours.

Lorsque Hagenbrack se présenta devant le conseil de guerre, sa malheureuse femme assistait à l'audience et sanglotait à fendre l'âme. Les débats ne furent pas longs. Ayant été condamné à deux fois pour désertion, le soldat était passible d'un minimum de cinq ans de travaux forcés. La peine lui fut appliquée, mais le président annonça au pauvre diable que le conseil allait adresser à l'empereur une supplique en vue d'une commutation de peine.

Les sous-marins en Italie

Le "Corriere della Sera" a annoncé que des exercices de sous-marins, auxquels assistait le roi d'Italie, viennent d'avoir lieu à Tarente. Les trois sous-marins: "Glanio", "Squalo" et "Delfino", venant de la haute mer, devaient attaquer l'escadre ancrée dans le port. Le "Glanio" s'opporta contre le cuirassé "Francesco Ferruccio", pendant que le "Squalo" et le "Delfino" attaquaient le "Dandolo". Le "Delfino" a touché le "Dandolo" sous le pont de quart. Les sous-marins ont manœuvré à la perfection pendant l'attaque sous la surface de l'eau. La pointe extrême du périscope n'est sortie de l'eau qu'un peu avant le lancement de la charge. Le roi n'a pas épargné son admiration sur le brillant résultat de ces manœuvres sous-marines.

POUR GUÉRIR UN RHUME EN UN JOUR.

Prenez des capsules LAXATIVES DE BROUQUETON. Les pharmacies vendent à part, elles se trouvent par la signature de W. GROUVE se trouve sur chaque boîte.

M. Clemenceau ET LA Presse Viennoise.

Les journaux de Vienne publient sur M. Clemenceau et sur son ministère des articles demandés à des écrivains ou à des hommes politiques français.

Dans la "Nouvelle Presse libre", c'est M. Anatole France qui s'occupe de M. Clemenceau. Nous détachons ce "portrait" du président du conseil:

D'esprit il est souple et divers, de caractère il est vif et caesant. Je ne le fâcherais pas en disant qu'il y a des choses qu'il préfère au pouvoir. Il a le sens de l'histoire et l'on peut dire que pour lui vivre, c'est agir. Mais en même temps il est philosophe et plus tendu sans doute vers l'action intellectuelle qu'il ne convient à un chef de gouvernement ou même à un chef de parti. Il a montré ces tendances philosophiques quand, ministre de l'Intérieur, il était déjà tout le chef. Alors il a opposé aux socialistes les doctrines d'un agnosticisme social sans doute grave et mélancolique, mais étranger, à coup sûr, à tous les chefs de cabinet qui se sont succédés en France depuis l'établissement du régime parlementaire. Et tout récemment son discours de Cologne a montré sans doute plus de sympathie que l'on voudrait pour ceux qui souffrent de l'état social actuel. Il est hors de pair pour le talent et pour l'énergie. Ce n'est pas cela qui fait dorer les chefs de gouvernement. Bien qu'il n'ait jamais varié dans ses doctrines et qu'il soit aujourd'hui comme en 1870 républicain libéral et patriote, il surprend par l'imprévu de ses idées. Immuable dans ses principes, il se montre, dans leur application d'une agilité déconcertante. L'unité profonde de son esprit est pleine de contrastes apparents. Libéral de naissance, libéral même avant que de naître (car il sort d'une lignée héroïque de docteurs), il est, de caractère et d'esprit, homme d'autorité. Il est révolutionnaire et il excelle la démagogie; humain, généreux, sensible, il est en même temps impitoyable et farouche. Il est philosophe et géométricien et il porte sur le détail des choses une activité minutieuse. Il est terrible et charmant. Il attire et effraie. C'est le plus nerveux orateur de son temps; il possède l'art d'écrire. Il est occupé d'idées et pourtant il n'épargne pas ses paroles dans ses polémiques. On peut dire en détournant un mot de Shakespeare: "Quand ils ont tant d'esprit les ministres vivent peu."

D'après M. Anatole France, M. Clemenceau est au milieu de périls qui lui viennent: 1° de lui-même ("et qui ne sont pas les moindres"); 2° de ses adversaires; 3° de ses amis. M. Clemenceau doit se défendre contre les fantaisies et les contradictions qui sont en lui-même, se défendre des avances que lui font ses adversaires et ne pas trop se reposer sur la fidélité des radicaux. (Que lui laisse donc M. Anatole France? Médecin Tant-Pis, hygiéniste sévère, il ne permet à son client aucune fréquentation, aucun excès, pas même d'être soi.)

Voici d'ailleurs ce que M. Anatole France dit à propos des radicaux: Je sais une centaine de radicaux qui déjà préfèrent à Clemenceau tout autre homme poli-

tique, fut-il le diable. Et l'on se souvient qu'un ancien ministre, qui avait le pied fourchu, gouverna naguère avec le bloc. Il faudra bien que Clemenceau, bon gré mal gré, réforme le bloc de gauche avec les radicaux et les socialistes, sans quoi, pris entre l'extrême gauche et la droite, il est perdu.

Dans ces dernières lignes, M. Anatole France indique le remède, le seul remède qui peut sauver M. Clemenceau. Il mourra, s'il n'avale pas le bloc, pilule amère pour un ministre qui a de la "fièvre d'âme". Il mourra pas les bottes du ministre qui avait le pied fourchu, l'homme d'Etat préféré de M. Anatole France.

M. Clemenceau n'a donc plus qu'à renoncer à sa "fièvre d'âme" et à se faire fendre le pied!! D'autre part M. Camille Pelletan — au nom de l'extrême gauche — explique, dans la "Zeit" de Vienne également, sur "le cabinet Clemenceau." Il s'attache d'abord à établir que lors des dernières élections, le pays s'est prononcé "avec une clarté sans pareille" pour la politique du "bloc des gauches" dont M. Combes était le personnage représentatif. Il pose ensuite cette question: M. Clemenceau sauvera-t-il ou voudra-t-il l'orienter selon le vrai courant démocratique? On ne peut se dissimuler, dit-il, que l'attitude de Clemenceau depuis sa rentrée dans la vie politique a souvent été ses amis d'autrefois, et qu'en plus d'une occasion ils ont eu de la peine à reconnaître le Clemenceau de jadis. La manière dont, dans le dernier cabinet, il a laissé toute la prépondérance aux éléments modérés; la faiblesse des efforts qu'il a faits pour rendre à la majorité gouvernementale, débordée par les vaincus de mai, le caractère purement républicain qu'elle aurait dû garder; sa véritable déclaration de guerre à la démocratie socialiste; qui ne valent les applaudissements des réactionnaires et qui parut de nature à amener la dissolution du bloc; finalement les discours qu'il a récemment tenus dans le Var et où il a paru s'appliquer à ne formuler aucune idée claire et définie sur les plus importantes questions du jour, — ont soulevé dans la grande majorité de son propre parti de telles réserves que lorsque nous apprimes au congrès général de Lille que Clemenceau était chargé de former le cabinet, pas une seule voix ne s'éleva pour proposer de lui adresser une manifestation de joie et de confiance. Autrefois une telle nouvelle aurait été accueillie avec enthousiasme.

Le Clemenceau d'autrefois se montrerait-il de nouveau? La démocratie retrouvera-t-elle l'homme à qui elle a fait une telle popularité? On peut l'espérer. Cette nature nerveuse a des énergies souveraines dont on peut attendre des imprévus de coup d'oeil pénétrant et d'activité féconde. Si cela va, M. Clemenceau a encore un grand rôle à jouer et une magnifique carrière devant lui. S'il en était autrement, en peu de mois ses disciples raient les grands souvenirs qui s'attachent à son nom. Sa chute dans l'opinion publique serait d'autant plus profonde, d'autant plus définitive que la démocratie croyait pouvoir davantage compter sur lui. Nous l'attendons à l'œuvre...

Tels sont les diagnostics, ordonnances et conseils politiques offerts à M. Clemenceau par ses "amis."

M. Anatole France, comme nous le disions tout à l'heure, est médecin psychique. M. Camille Pelletan est orfèvre.

chancelant comme un homme ivre, ou comme le millionnaire habitué à toutes les joissances, auquel un télégramme imprévu annonce sa ruine complète.

Lorsque la porte du vestibule se referma, Gabillaud, qui avait été à un retour du jeune homme, appela: —Adrienne? Elle se rapprocha de lui. —Tu as entendu?... dit-il. —Très bien. —Tu as compris?... —A merveille. Les quarante mille... —Seront pour toi... En plus, il y aura une petite commission sur les diamants... Ce qu'il faudrait, c'est le collier de perles... Il y a un joli coup à faire. C'est ce que tu voulais? —Oui... Après je liquide. Gabillaud déclara: —Pour les bijoux, je ne m'en mêle pas... C'est trop scabreux, mais j'ai l'homme. Il attrapa à lui la fausse blonde et dit: —J'ai chauffé le fer, à toi de le battre. Et avec un sourire adouci: —Dieu! qu'on a de mal à gagner honnêtement sa vie dans ce pauvre monde! —A qui le dis-tu? soupira Adrienne. Elle fit mine de s'éloigner et revint auprès de Gabillaud: —Que l'affaire réussisse, dit-elle. Tu m'aideras à mettre la main sur le magot et je t'ache

L'anarchie marocaine.

Un correspondant particulier écrit de Tanger:

Une fraction de la tribu des Andjeras a attaqué et pillé deux fermes situées dans le territoire de la tribu ennemie du Faha. Une femme a été tuée dans la bagarre. Trente soldats marocains composant un corps de garde situé dans la banlieue de Tanger ont dans pris la fuite en entendant les premiers coups de feu des Andjeras.

Des bruits inquiétants circulent depuis deux jours sur les intentions des Andjeras, exaspérés de ne pouvoir plus venir au marché de Tanger. Ils méditent un coup de main contre cette ville. On ne sait d'ailleurs rien de précis à cet égard, mais l'impuissance avouée du mahkzen et l'anarchie des environs rendent vraisemblables toutes les éventualités.

Errassouli, depuis son arrivée à Arzila, recroque parmi les tribus soumises à sa juridiction les hommes nécessaires à la formation d'une colonne expéditionnaire. On ignore dans quel but il prépare ces forces. Mais s'il faut en juger par divers indices assez significatifs, il aspirerait à étendre son autorité jusqu'à El Ouar. Déjà quelques riches fermiers de la banlieue de cette ville refusent de payer les impôts ordinaires à leurs caïds en se réclamant d'Errassouli dont ils se disent les employés. S'il réalise ce plan, sa situation déjà considérable grandira singulièrement. Le mahkzen sera placé dans l'alternative ou de sanctionner pour sauver la face l'extension du caïdat d'Errassouli, et alors il abdiquera en fait son autorité dans cette partie du pays sans pouvoir dénier aucune responsabilité vis-à-vis des puissances, ou bien d'entrer en lutte avec Errassouli, ce qui peut avoir les plus dangereuses conséquences.

Ce soir sont arrivés à Tanger, escortés par des soldats, quelques prisonniers en haillons faits dans le Rif parmi les partisans du prétendant. Ce cortège a défilé par la rue principale de la ville. Les indigènes souriaient ironiquement devant la présentation par des prétendus succès au prétendant, au moment même où disparaissait de l'agonie lamentable dans la région de Tanger les dernières parcelles de l'autorité chérifienne.

De Berlin on annonce que de nombreux journaux s'occupent des incidents actuels du Maroc. Le "Lokal Anzeiger", écrit qu'on pourra en Allemagne observer avec calme les mesures du gouvernement français. Il y a pas lieu de croire que de grandes surprises se produiront; d'ailleurs, si des Allemands résidaient à Arzila, un cuirassé allemand devrait aussi être envoyé à la situation empirait.

Le "Tageblatt" ne trouve rien à redire à l'envoi de navires de guerre dans les eaux marocaines. Ce journal se demande cependant si l'intervention de la France et de l'Espagne est conforme au droit des peuples.

La "Vossische" dans une lettre de Paris, estime que M. Clemenceau et le général Proquat sont une garantie que l'intervention française gardera purement un caractère de mesure de police et caractérisera un moment où seront soulevés et désarmés les tribus dont la France a le droit de se plaindre; une semblable intervention sera donc légitime.

La "Tagliche Rundschau", tout ce pauvre Gaston, Paris et les amis! —Moi aussi? demanda Gabillaud. —Non, pas toi, Nono. Tu m'as rendu trop de services. Il est vrai que tu m'en dois aussi quelques-uns, fit-elle en mûrissant. Tu n'as pas eu à te plaindre... Mon village est à deux pas, en chemin de fer. Ma chambre sera confortable... J'arrangerai ça, tu verras... Et quand tu auras une soirée de libre?... —Entendu! Elle ajouta: —Vois-tu, Nono, tu me plais parce que tu ne m'as jamais donné que de bons conseils. Sans toi je n'aurais pas un sou devant moi. Il sourit et, en la reconduisant à l'entrée d'un escalier dérobé, il conclut: —Est-ce que notre métier n'est pas le même? —Pas tout à fait... —Mais si. —Il s'appelle?... —L'art de plumer les pigeons.

royale solitude, une victoria se rangea, conduite par un solide cocher, devant la terrasse. La tante regarda le neveu. —C'est toi qui l'a commandée? —Je me le suis permis. —Tu n'as quites? —Il le faut... J'ai affaire. La châteline l'examina d'un oeil soupçonneux, mais elle ne poussa aucune question plus loin. Elle lui laissait la plus entière liberté. Qu'ait-elle exigé de lui de plus que ce qu'il lui donnait? Elle se savait aimée, sincèrement, sans arrière-pensée. Elle n'en demandait pas davantage. Il souriait d'ailleurs. Les affaires qui l'appelaient n'étaient donc pas graves. Il murmura: —Une charmante promenade d'ici à Rambouillet!... Savez-vous ce que vous devriez faire? Profiter de l'occasion... —Toutes les deux?... —Si vous voulez, ou toi seule, chère tante. —Il enveloppa Colette d'un regard en coulisse, en ajoutant: —Je crois que cette jeune personne préférera s'abandonner à ses rêveries. —Est-ce vrai, Colette? La jeune fille étendit les mains en signe d'indifférence et murmura: —Je ferai ce que vous voudrez, madame. —Mais Paul a deviné?...

Feuilleton

Abelle de la N. O.

No 69 Commencé le 23 août 1906.

SANG ROUGE

ET

SANG BLEU.

GRAND ROMAN INÉDIT

PAR CHARLES MÉROUVEL

TROISIÈME PARTIE

DENT POUR DENT

III

CHEMIN DE TRAVERSE.

(Suite.)

Le malheureux ouvrait la bouche pour accepter, mais la voix du banquier glaça son enthousiasme.

Elle répétait ce qu'elle disait l'instant d'avant à Adrienne Gaudot:

— Seulement il me faut de solides garanties...

Gaston étendit les bras en signe d'impuissance et ce fut d'un ton lamentable qu'il répondit:

— Vous savez bien que n'en ai pas...

— Votre mère vous aime?... — Certainement, plus que je ne le mérite sans doute...

— Elle a des diamants, des bijoux de valeur...

— Je n'en sais rien.

— Votre cœur en possède qui sont de grand prix... Elle est bonne pour vous...

— Trop! gemit le jeune comte. — Elle pourrait vous en prêter quelques-uns... Un collier de perles, des bracelets, des bagues, que sais-je!

— Vous les accepteriez?... — Pas moi... Je ne fais pas de ces sortes d'affaires... mais il y en a d'autres... Je vous mettrai en rapport... Il verrierait... Avec leur signature je marcherais... Plus tard vous reprendriez les bijoux en acquittant la somme... C'est un gage...

— Ces arrangements sont assez fréquents. C'est à vous de voir à quel point c'est possible... Vous connaissez mieux que moi les sentiments de votre mère et de votre cœur pour vous.

Gaston réfléchissait, la tête entre ses mains, les doigts crispés

dans ses cheveux blonds cachant son joli visage convulsé par le combat qui se livrait en lui.

Il se redressa un instant:

— Vous ne connaissez pas d'autre moyen? dit-il.

Gabillaud secoua la tête.

— Vous pensez que s'il en existait, je vous les aurais déjà indiqués. Dans l'état de vos affaires, vous ne trouverez pas cinquante louis sur la place de Paris, sans un gage.

Il ajouta perfidement:

— Au sans une signature de premier ordre...

— Je ne peux pas vous en donner.

— Celle de M. Barroux, par exemple?

— Jamais plus je n'oserais rien lui demander... A ma sœur, oui; à son mari, non!

Il se leva.

Gabillaud insistait:

— Tout le monde sait que M. Barroux a donné à sa femme au moment de son mariage des bijoux superbes, un collier de perles de deux cent mille francs et plus, des diamants magnifiques... Elle a un faible pour vous. Avec quelques pierres qu'elle vous donnerait vous auriez votre affaire... Au besoin on nous indiquerait des moyens de sortir d'embaras... Il y en a...

Gaston d'Arville écoutait ces paroles insinuations comme un malade pourrait entendre parfois alors qu'il a encore une lueur de connaissance qu'on ne lui appo-

se plus, son arrêt de mort échauffé à la bouche des parents ou des amis qui l'entourent.

Tout à coup il se souvint des paroles ironiques de Olande Vidien qui lui disait en parlant de Madeline:

— Un jour viendra où vous lui chiperez ses diamants pour les mettre au Mont-de-Piété.

Ce fut un trait de lumière, un coup de foudre donné à sa lâcheté.

Il comprit la profondeur du gouffre sur la pente duquel il se laissait entraîner et il réagit contre sa venulerie et sa faiblesse.

— Non, dit-il, c'est impossible. Je ne peux pas... Je ne peux pas...

J'aime mieux renoncer à tout...

— Même à...

Le jeune homme ne le laissa pas achever.

— A tout répéta-t-il. Vous ne voulez rien me donner de plus?

— Pas un radis.

— C'est bon... Je tâcherai de vous rembourser.

— Quand?

— Le plus tôt possible.

— Avec quoi?

— Je ne sais pas... Je verrai...

— Vous réfléchirez...

— C'est fait. Adieu, monsieur Gabillaud.

— Non, au revoir. Nos comptes ne sont pas réglés.

Il se quitte.

Gaston d'Arville sortait de ce cabinet, où il se disait qu'il n'aurait jamais dû mettre le pied, en

Le malheureux ouvrait la bouche pour accepter, mais la voix du banquier glaça son enthousiasme.

royale solitude, une victoria se rangea, conduite par un solide cocher, devant la terrasse. La tante regarda le neveu. —C'est toi qui l'a commandée? —Je me le suis permis. —Tu n'as quites? —Il le faut... J'ai affaire. La châteline l'examina d'un oeil soupçonneux, mais elle ne poussa aucune question plus loin. Elle lui laissait la plus entière liberté. Qu'ait-elle exigé de lui de plus que ce qu'il lui donnait? Elle se savait aimée, sincèrement, sans arrière-pensée. Elle n'en demandait pas davantage. Il souriait d'ailleurs. Les affaires qui l'appelaient n'étaient donc pas graves. Il murmura: —Une charmante promenade d'ici à Rambouillet!... Savez-vous ce que vous devriez faire? Profiter de l'occasion... —Toutes les deux?... —Si vous voulez, ou toi seule, chère tante. —Il enveloppa Colette d'un regard en coulisse, en ajoutant: —Je crois que cette jeune personne préférera s'abandonner à ses rêveries. —Est-ce vrai, Colette? La jeune fille étendit les mains en signe d'indifférence et murmura: —Je ferai ce que vous voudrez, madame. —Mais Paul a deviné?...

Le malheureux ouvrait la bouche pour accepter, mais la voix du banquier glaça son enthousiasme.

royale solitude, une victoria se rangea, conduite par un solide cocher, devant la terrasse. La tante regarda le neveu. —C'est toi qui l'a commandée? —Je me le suis permis. —Tu n'as quites? —Il le faut... J'ai affaire. La châteline l'examina d'un oeil soupçonneux, mais elle ne poussa aucune question plus loin. Elle lui laissait la plus entière liberté. Qu'ait-elle exigé de lui de plus que ce qu'il lui donnait? Elle se savait aimée, sincèrement, sans arrière-pensée. Elle n'en demandait pas davantage. Il souriait d'ailleurs. Les affaires qui l'appelaient n'étaient donc pas graves. Il murmura: —Une charmante promenade d'ici à Rambouillet!... Savez-vous ce que vous devriez faire? Profiter de l'occasion... —Toutes les deux?... —Si vous voulez, ou toi seule, chère tante. —Il enveloppa Colette d'un regard en coulisse, en ajoutant: —Je crois que cette jeune personne préférera s'abandonner à ses rêveries. —Est-ce vrai, Colette? La jeune fille étendit les mains en signe d'indifférence et murmura: —Je ferai ce que vous voudrez, madame. —Mais Paul a deviné?...

Le malheureux ouvrait la bouche pour accepter, mais la voix du banquier glaça son enthousiasme.

royale solitude, une victoria se rangea, conduite par un solide cocher, devant la terrasse. La tante regarda le neveu. —C'est toi qui l'a commandée? —Je me le suis permis. —Tu n'as quites? —Il le faut... J'ai affaire. La châteline l'examina d'un oeil soupçonneux, mais elle ne poussa aucune question plus loin. Elle lui laissait la plus entière liberté. Qu'ait-elle exigé de lui de plus que ce qu'il lui donnait? Elle se savait aimée, sincèrement, sans arrière-pensée. Elle n'en demandait pas davantage. Il souriait d'ailleurs. Les affaires qui l'appelaient n'étaient donc pas graves. Il murmura: —Une charmante promenade d'ici à Rambouillet!... Savez-vous ce que vous devriez faire? Profiter de l'occasion... —Toutes les deux?... —Si vous voulez, ou toi seule, chère tante. —Il enveloppa Colette d'un regard en coulisse, en ajoutant: —Je crois que cette jeune personne préférera s'abandonner à ses rêveries. —Est-ce vrai, Colette? La jeune fille étendit les mains en signe d'indifférence et murmura: —Je ferai ce que vous voudrez, madame. —Mais Paul a deviné?...

Le malheureux ouvrait la bouche pour accepter, mais la voix du banquier glaça son enthousiasme.

royale solitude, une victoria se rangea, conduite par un solide cocher, devant la terrasse. La tante regarda le neveu. —C'est toi qui l'a commandée? —Je me le suis permis. —Tu n'as quites? —Il le faut... J'ai affaire. La châteline l'examina d'un oeil soupçonneux, mais elle ne poussa aucune question plus loin. Elle lui laissait la plus entière liberté. Qu'ait-elle exigé de lui de plus que ce qu'il lui donnait? Elle se savait aimée, sincèrement, sans arrière-pensée. Elle n'en demandait pas davantage. Il souriait d'ailleurs. Les affaires qui l'appelaient n'étaient donc pas graves. Il murmura: —Une charmante promenade d'ici à Rambouillet!... Savez-vous ce que vous devriez faire? Profiter de l'occasion... —Toutes les deux?... —Si vous voulez, ou toi seule, chère tante. —Il enveloppa Colette d'un regard en coulisse, en ajoutant: —Je crois que cette jeune personne préférera s'abandonner à ses rêveries. —Est-ce vrai, Colette? La jeune fille étendit les mains en signe d'indifférence et murmura: —Je ferai ce que vous voudrez, madame. —Mais Paul a deviné?...

Le malheureux ouvrait la bouche pour accepter, mais la voix du banquier glaça son enthousiasme.

royale solitude, une victoria se rangea, conduite par un solide cocher, devant la terrasse. La tante regarda le neveu. —C'est toi qui l'a commandée? —Je me le suis permis. —Tu n'as quites? —Il le faut... J'ai affaire. La châteline l'examina d'un oeil soupçonneux, mais elle ne poussa aucune question plus loin. Elle lui laissait la plus entière liberté. Qu'ait-elle exigé de lui de plus que ce qu'il lui donnait? Elle se savait aimée, sincèrement, sans arrière-pensée. Elle n'en demandait pas davantage. Il souriait d'ailleurs. Les affaires qui l'appelaient n'étaient donc pas graves. Il murmura: —Une charmante promenade d'ici à Rambouillet!... Savez-vous ce que vous devriez faire? Profiter de l'occasion... —Toutes les deux?... —Si vous voulez, ou toi seule, chère tante. —Il enveloppa Colette d'un regard en coulisse, en ajoutant: —Je crois que cette jeune personne préférera s'abandonner à ses rêveries. —Est-ce vrai, Colette? La jeune fille étendit les mains en signe d'indifférence et murmura: —Je ferai ce que vous voudrez, madame. —Mais Paul a deviné?...

Le malheureux ouvrait la bouche pour accepter, mais la voix du banquier glaça son enthousiasme.

royale solitude, une victoria se rangea, conduite par un solide cocher, devant la terrasse. La tante regarda le neveu. —C'est toi qui l'a commandée? —Je me le suis permis. —Tu n'as quites? —Il le faut... J'ai affaire. La châteline l'examina d'un oeil soupçonneux, mais elle ne poussa aucune question plus loin. Elle lui laissait la plus entière liberté. Qu'ait-elle exigé de lui de plus que ce qu'il lui donnait? Elle se savait aimée, sincèrement, sans arrière-pensée. Elle n'en demandait pas davantage. Il souriait d'ailleurs. Les affaires qui l'appelaient n'étaient donc pas graves. Il murmura: —Une charmante promenade d'ici à Rambouillet!... Savez-vous ce que vous devriez faire? Profiter de l'occasion... —Toutes les deux?... —Si vous voulez, ou toi seule, chère tante. —Il enveloppa Colette d'un regard en coulisse, en ajoutant: —Je crois que cette jeune personne préférera s'abandonner à ses rêveries. —Est-ce vrai, Colette? La jeune fille étendit les mains en signe d'indifférence et murmura: —Je ferai ce que vous voudrez, madame. —Mais Paul a deviné?...

Le malheureux ouvrait la bouche pour accepter, mais la voix du banquier glaça son enthousiasme.

royale solitude, une victoria se rangea, conduite par un solide cocher, devant la terrasse. La tante regarda le neveu. —C'est toi qui l'a commandée? —Je me le suis permis. —Tu n'as quites? —Il le faut... J'ai affaire. La châteline l'examina d'un oeil soupçonneux, mais elle ne poussa aucune question plus loin. Elle lui laissait la plus entière liberté. Qu'ait-elle exigé de lui de plus que ce qu'il lui donnait? Elle se savait aimée, sincèrement, sans arrière-pensée. Elle n'en demandait pas davantage. Il souriait d'ailleurs. Les affaires qui l'appelaient n'étaient donc pas graves. Il murmura: —Une charmante promenade d'ici à Rambouillet!... Savez-vous ce que vous devriez faire? Profiter de l'occasion... —Toutes les deux?... —Si vous voulez, ou toi seule, chère tante. —Il enveloppa Colette d'un regard en coulisse, en ajoutant: —Je crois que cette jeune personne préférera s'abandonner à ses rêveries. —Est-ce vrai, Colette? La jeune fille étendit les mains en signe d'indifférence et murmura: —Je ferai ce que vous voudrez, madame. —Mais Paul a deviné?...

Le malheureux ouvrait la bouche pour accepter, mais la voix du banquier glaça son enthousiasme.

royale solitude, une victoria se rangea, conduite par un solide cocher, devant la terrasse. La tante regarda le neveu. —C'est toi qui l'a commandée? —Je me le suis permis. —Tu n'as quites? —Il le faut... J'ai affaire. La châteline l'examina d'un oeil soupçonneux, mais elle ne poussa aucune question plus loin. Elle lui laissait la plus entière liberté. Qu'ait-elle exigé de lui de plus que ce qu'il lui donnait? Elle se savait aimée, sincèrement, sans arrière-pensée. Elle n'en demandait pas davantage. Il souriait d'ailleurs. Les affaires qui l'appelaient n'étaient donc pas graves. Il murmura: —Une charmante promenade d'ici à Rambouillet!... Savez-vous ce que vous devriez faire? Profiter de l'occasion... —Toutes les deux?... —Si vous voulez, ou toi seule, chère tante. —Il enveloppa Colette